

COMPTES RENDUS DE LECTURE

ALGER. Lumières sur la ville. Actes du colloque international tenu à Alger le 4, 5 et 6 Mai 2001. Editions Dalimen, 395 pages, Alger, 2004

Il semble difficile de rendre compte de la richesse du contenu de cet ouvrage de 400 pages, en raison du foisonnement d'idées, de témoignages de chercheurs érudits, de références culturelles, de descriptions relatives à l'histoire urbaine d'Alger, d'expressions émotionnelles, voire de critiques émises à cause d'incompréhensions ou de déceptions...

Initialement publié en deux volumes par l'Ecole polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'El Harrach, lieu de la tenue, en mai 2001 du colloque international d'Alger 'Alger. Lumières sur la ville', ce livre est par conséquent une version élarguée préparée par le comité éditorial. Dans la préface, ce dernier, composé de Chabbi-Chemrouk N., Djelal-Assari N., Safar Zitoun M. et Sidi Boumedine R., souligne que « *pendant trois jours, Alger est devenue ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : un pôle de réflexions et d'échanges fructueux entre universitaires venus de disciplines diverses mais cependant complémentaires travaillant sur la ville* » (p. 7). En effet, 46 communications d'auteurs venus d'horizons multidisciplinaires des sciences sociales et humaines (histoire, sociologie, urbanisme, architecture, géographie, droit...) ont tenté de rendre compte de la réalité urbaine algéroise au cours de l'histoire. En réalité, le produit écrit livré cache mal le débat fructueux centré sur la perception plurielle de la ville d'Alger, agglomération vivante analysée à différentes échelles géographiques ; les problématiques posées, les études élaborées et la compréhension des divers mécanismes de la production du splendide bâti réalisé au cours de l'histoire mouvementée de la Capitale attestent d'un besoin nécessaire, de plus en plus ciblé, d'assurer une continuité multidisciplinaire des travaux de recherche par les institutions universitaires. C'est dans ce contexte que l'éminent praticien, l'architecte Jean-Jacques Deluz qui s'est investi pendant plus d'un demi-siècle dans la fabrication de la métropole algérienne a rendu compte, en séance plénière, de son expérience de l'aménagement d'Alger, ville perçue « *comme connaissance et comme projet : comment produire du parcellaire, du fragment de connaissance ou de ville sans perdre de vue*

l'essentiel, c'est-à-dire la vision d'ensemble seule capable de donner un sens aux parties, de les lier entre elles » (p.7-8).

La structuration de l'ouvrage est calquée sur les quatre ateliers constitués lors du Colloque ; '*Villes originelles*' : sur les 11 communications retenues, retenons les textes de O. Hachi, A. Goudail, M. Touili... ; '*La ville coloniale*' : sur les 13 articles édités, signalons les textes de A. Gerber, J.L. Planche, J.J. Lahuerta... ; '*Le présent en devenir*' regroupe 13 exposés parmi lesquelles ceux de J.J. Deluz, R. Sidi Boumedine, A. Prenant... ; '*Espaces publics, symbolismes et représentations*' clôt l'ouvrage par 9 textes dont ceux de D. Lesbet, J.P. Frey, F. Soufi...

En premier lieu, la partie ouvrant l'ouvrage apparaît capitale par son contenu car elle met en lumière de multiples sources relatives au passé d'Alger à travers d'une part, un travail dense d'accumulation, de présentation et d'interprétation d'archives nationales et étrangères par les chercheurs, et d'autre part, par la visibilité donnée à la large recherche diplômante stockée dans les bibliothèques universitaires. Naturellement, l'apport remarqué est là, à travers le produit présenté par des archivistes et des historiens qui ont ouvert en fin de compte des horizons de recherche à investir pour les jeunes historiens. La deuxième partie porte sur des approches comparatives entre Alger et les villes de Marseille, Tunis, Le Cap, Istanbul... bien utiles et ce, à travers les thèmes de l'urbanisme colonial et postcolonial (évolution, caractéristiques socio-ethniques spatiales...), de la politique urbaine (projets conçus par de grandes personnalités de l'architecture, urbanisme opérationnel, gestion urbaine...). Quant à la troisième partie de l'ouvrage, elle mêle approche théorique et analyse de l'espace urbain algérois, de ses différenciations sociales et environnementales... au sein des structures urbaines de l'agglomération algéroise ; en outre, y sont clarifiées les actions urbanistiques comparatives et les relations commerciales entre Alger et les grandes métropoles du Bassin méditerranéen comme Istanbul, Tunis, Marseille... Plus orientée vers les démarches culturelles, politiques et anthropologiques, la dernière partie du livre dresse un état des lieux de la ville depuis 1962 et la réappropriation immobilière d'Alger par la population et par l'Etat ; l'approche symbolique de la ville apporte un éclairage significatif que l'on a tendance à sous-estimer dans la vie de la société urbaine.

Dans un article de qualité, Alex Gerber synthétise les différents projets d'urbanisme caractérisés par la macro-architecture élaborés au cours du 20ème siècle par Le Corbusier et ses 'continuateurs' spirituels (Gérald Hanning, Oscar Niemeyer) dont les apports sont encore

perceptibles sur le paysage et mémorisés par divers acteurs de la ville. Concis par ses idées, cet article est illustré par une collection de croquis, cartes, plans, photos, levés architecturaux et schémas reflétant de fait, l'intérêt et la qualité d'une conception urbanistique encore d'actualité, restitués par un acteur témoin de cette période. Néanmoins, sur un registre proche, le texte le plus marquant, celui de Jean-Jacques Deluz, apparaît comme une sorte de leçon académique mêlant réflexion, méthode et action d'un praticien hors pair et ce, à la fois sur la ville, l'urbanisme et l'architecture. L'auteur (lire l'hommage rendu par la revue) offre d'une façon compétente et pédagogique les résultats de son expérience algéroise et met le doigt sur les relations contradictoires entre les multiples acteurs de l'aménagement et nous signale que « *le problème crucial qui se pose va être celui de sa relation -en parlant de l'acteur- (souhaitée ou ignorée) avec le cadre théorique élaboré par les chercheurs. Or, entre les uns et les autres, selon mon expérience, il y a un hiatus et ce hiatus est loin d'être dépassé* » (p. 189). Plus loin, J.J. Deluz relève clairement l'absence de liens entre la recherche universitaire -elle-même cloisonnée-, les décideurs et les exécutants.

Pour mieux expliciter son propos, l'auteur fonde sa démonstration sur la présentation de quelques exemples pris à Alger même ; il nous met en garde contre l'illusion donnée par une équipe pluridisciplinaire (conflits et prérogatives) au cas où toutes les structures impliquées ne le sont pas et affirme fortement que « *l'impossibilité de maîtriser les problèmes à un niveau de synthèse intégrant les sciences humaines dans leur ensemble, conduit les décideurs à considérer ces problèmes sous leur seul aspect technique : l'urbanisme comme un complexe de règlements et de normes* » (p. 190). Bien plus, soumis à la pression politique, les décideurs n'ont pas derrière eux des structures pluridisciplinaires agissant comme une aide à la décision. Après bien des expériences successives engagées par l'Algérie (grands ensembles, retour aux sources villageoises, appel à de grands noms de l'architecture mondiale, ouverture vers le libéralisme...), Deluz soutient que les architectes devraient se méfier des « *théories d'architectes, donc de spécialistes, qui, restent fragmentaires au regard de la réalité, débouchent sur une illusion de résultat* » (p. 191) ; ceci est aussi valable pour la formation de l'étudiant car la réalité est complexe et l'échec est là au cas où il y a non maîtrise. En définitive, de cette leçon d'urbanisme à la fois foisonnante et riche, il faudrait demander tant au chercheur qu'à l'étudiant et au décideur de lire, relire et de méditer les idées de cet article parsemé d'exemples pris dans l'espace urbain et périurbain d'Alger ; Deluz insiste largement sur les rapports entre l'architecture et les sciences humaines et sur l'apport de

celles-ci aux acteurs de la décision car il n'y a pas de solution miracle en matière d'aménagement dans la mesure où il faut miser sur la qualité et aussi, en tenant compte de la réalité de la société. Pour terminer, il faut souligner que ce colloque sur Alger apparaît comme un jalon notable qui fera date dans les études urbaines portant sur la Capitale et au-delà de ce fait, il s'agit de noter l'attrait de chercheurs provenant de différents horizons territoriaux, venus renouveler leur attachement émotionnel à Alger, ville qu'il fallait, en ce début de siècle, sortir de sa torpeur après la décennie de violence des années 1990, manière de la réinstaller symboliquement, comme une métropole reconnue de la Méditerranée.

Abed BENDJELID

L'arabe parlé à Alger. Aziza BOUCHERIT, Alger, Editions ANEP, 2004

Dans un numéro spécial sur Alger, il nous a paru pertinent de rendre compte d'un livre certes édité depuis quelques années, mais demeurant, eu égard à la rareté des études publiées dans ce domaine, intéressant non seulement pour les chercheurs mais aussi pour l'amoureux de la ville qui voudrait mieux connaître sa ville, son histoire, sa (ses) culture (s) et ses langues.

David Cohen dans une lettre à l'auteure, éditée en préface à l'ouvrage lui assigne l'objectif d'établir la carte sociolinguistique de la grande métropole qu'est devenu Alger et déplore, par là même, l'absence d'une monographie linguistique digne de cette ville, justement ! Et c'est ce que va tenter d'entreprendre Aziza Boucherit en réunissant dans son ouvrage plusieurs études concernant l'arabe parlé à Alger, *« cet arabe qui ne bénéficie d'aucune, ou si peu, de reconnaissance. Il s'agit pourtant de la langue utilisée régulièrement par des millions d'Algériens pour dire leurs émotions, leurs passions, leurs rêves, pour chanter, réciter des poèmes, raconter des histoires aux enfants, se chamailler, rire, pleurer, vivre »*.

S'appuyant sur des réalisations concrètes du parler dans des situations de communication diverses, l'auteure s'attache plus particulièrement à analyser la structure du système verbal du parler algérois mais au-delà de cette analyse, elle met en évidence la diversité du milieu langagier algérois et les phénomènes de contact entre les différentes langues qui habitent Alger et que ses habitants manient avec beaucoup de souplesse.

L'ouvrage fourmille de notations de détail tout à fait intéressantes mais ce qui nous semble le plus remarquable dans ce que nous présente l'auteure, ce sont les matériaux linguistiques sur lesquels elle a travaillé et qui pourraient constituer, tout en les étoffant avec d'autres données plus récentes, langagières mais aussi sociales et anthropologiques, un

merveilleux corpus pour justement établir une monographie sociolinguistique d'Alger. Nous pensons à la fois à la chanson, au théâtre, au cinéma (longs et courts métrages), mais aussi à la collecte de matériaux relatifs aux us et coutumes algéroises qui doivent être collectés pour fixer une « norme » qui nous permette de juger des évolutions récentes ou futures de ce parler.

Khaoula TALEB IBRAHIMI

Alger dans les beaux livres d'art, Alger, Editions Dalimen, 2005

Les visiteurs assidus des librairies d'Alger et des autres villes du pays auront sûrement remarqué la présence, dans les vitrines et les étals des librairies, de beaux livres sur divers sujets et domaines, et plus particulièrement ceux consacrés à une des régions de notre pays ou encore à une de nos villes.

Alger se taille la part du lion parmi ces beaux livres. Il doit en exister plus d'une dizaine sinon plus, nous n'en avons pas fait le décompte exact et exhaustif car ce n'est pas notre propos. Et d'ailleurs, il ne s'agit pas pour nous de répertorier ces livres, ni de discuter du bien fondé de la profusion de livres d'art, ni de leur place dans les politiques éditoriales des diverses maisons d'édition. Ce n'est pas d'édition d'art qu'il s'agit, même si nous pourrions légitimement nous interroger sur la fonction que pourrait avoir cette catégorie de livres dans la promotion du beau et des valeurs esthétiques dans notre société couplée à une entreprise de revalorisation de notre patrimoine matériel et immatériel et à la volonté de réconcilier les Algériens avec leur pays.

C'est en fait cette hypothèse qui constituera le fil rouge de notre voyage dans Alger à travers un certain nombre de livres d'art ; le choix de cet échantillon a été simple, ce sont des livres que nous possédons, achetés souvent en raison de leur intérêt documentaire mais aussi, à la suite d'un coup de cœur au vu de la qualité du projet éditorial ou pour garder un souvenir de la visite d'une exposition ou d'un musée algérois. Le choix est donc on ne peut plus arbitraire. Il reflète peut-être plus notre relation à la ville qu'il ne sera un échantillon représentatif de ce qui s'est publié sur la ville d'Alger.

Nous voudrions cerner à travers ces ouvrages l'image de la ville, la vision qu'en développent leurs auteurs et peut-être même, leurs relations à cette ville. Est-ce qu'ils vont nous livrer une série d'images d'Épinal, idéalisées, presque irréelles ou bien un portrait de la ville avec ses différents visages, ses contradictions, ses bijoux naturels et architecturaux, ses blessures infligées par le temps et par ceux qui la traversent, occupants permanents ou temporaires et lui impriment leur

marque indélébile ou éphémère, personnages devenus pour certains emblématiques de la vie algéroise d'hier et d'aujourd'hui. En réalité, c'est tout ceci et tout cela à la fois et même plus car, à leur propre narration, s'ajoute la nôtre, lectrice curieuse et empathique, amoureuse de sa ville. Feuilletter ces livres nous entraîne dans une balade enchantée, presque toujours mêlée d'une certaine tristesse et d'un peu de nostalgie. Mais laissons-nous éblouir par cette invitation au voyage.

Débutons nos pérégrinations algéroises par un livre qui semble subsumer tous les autres ou du moins une partie de ceux que nous avons choisis car il nous propose de remonter le cours de l'histoire, des origines jusqu'à l'époque moderne, au début de la période coloniale. Alger des Bani Mazghanna vient à notre rencontre et se livre dans le beau livre que lui consacre notre collègue historien et archéologue, Abderrahmane Khelifa¹ qui nous présente un exposé exhaustif de l'histoire de la ville de la préhistoire à la période coloniale. Bien documenté, accessible aux non spécialistes, agrémenté d'une belle iconographie, l'ouvrage imprimé sur un papier luxueux de couleur beige façon vieux livre, nous narre l'histoire des monuments de la ville comme autant de traces, d'empreintes des différents peuples qui l'ont habitée et ont bâti ces vestiges qui nous renseignent sur leurs mœurs et leurs coutumes. Des bouleversements, Alger en a connu mais A. Khelifa va surtout insister sur la période qui a vu la splendeur de la ville au zénith de sa gloire, la période de la Régence d'Alger plus communément connue comme la période ottomane, notre ville et son arrière-pays constituant la partie la plus occidentale de l'Empire ottoman. C'est au cours de cette période qu'ont été édifiés les plus beaux édifices. L'auteur nous en donne une liste relativement complète et c'est alors que nous submerge soudainement un souffle de nostalgie devant le nombre de ceux qui ont disparu, détruits par la violence de la conquête coloniale et sa volonté d'imprimer, elle aussi, sa marque sur les décombres de celle qui fut Alger *Almahroussa*, Alger la bien gardée ! Certes, certains de ces édifices vont être, dans un élan réparateur de la puissance coloniale mais aussi, des autorités algériennes après l'indépendance classés au patrimoine national ! A. Khelifa nous les répertorie non sans s'inquiéter sur les procédés et les processus utilisés pour les restaurer et les sauvegarder ! Car, si le Bastion 23 ou Palais des Raïs a pu retrouver ses splendeurs d'antan et que la villa Abdellatif connaît des travaux prometteurs d'une résurrection réussie, qu'en est-il de la villa Mahieddine, récemment

¹ Khelifa, Abderrahmane, *Histoire d'El Djazair Bani Mazghanna*, Alger, Editions Dalimen, 2007.

sauvée du naufrage et de la prédation et des palais de la Casbah ? Une récente visite dans ce quartier emblématique d'Alger, nous a fait mesurer les dangers et les dégâts que pouvait résulter d'une restauration rapide, mal conduite et mal pensée ! Coller des céramiques dont les couleurs modernes jurent avec celles anciennes met à mal la cohérence et l'authenticité de tout l'édifice. La restauration doit se faire en respectant autant que faire se peut les manières de faire anciennes et il existe des artistes et des artisans qui s'efforcent de les retrouver, pourquoi ne pas les avoir associés alors, à l'entreprise ? Nous l'aurons compris, cet ouvrage est à la fois une ode et un hommage à la ville mais aussi, un appel à la nécessité de sauvegarder ses beaux atours et plus particulièrement, son cœur palpitant qui n'en finit pas de pleurer les outrages du temps, de la nature et des hommes, la Casbah.

Mais avant de nous arrêter et de faire une longue pause dans la Casbah chantée et pleurée par tous ceux qui l'aiment, deux autres beaux livres attirent notre attention et complètent d'une manière parfaite l'œuvre de notre collègue archéologue et historien ; ce sont deux catalogues, souvenir de deux belles expositions qui ont eu lieu en 2007, cette année au cours de laquelle Alger est devenue capitale de la culture arabe.

La première, à notre avis la plus majestueuse, a eu lieu au Musée National des Antiquités et elle portait comme intitulé « *D'Ikosim à El Djazair* ». Fruit de l'effort conjugué de plusieurs spécialistes, le catalogue comporte dans sa première partie un aperçu historique, sur la ville de l'Antiquité à l'époque ottomane, qui reprend pour chaque période les aspects essentiels de la vie de la ville : monuments funéraires, stèles, amphores, pavés de mosaïque, ustensiles de la vie quotidienne, vêtements, instruments de musique, bijoux et spécimens des monnaies utilisés. Un moment dans la présentation nous a paru être très intéressant, c'est celui qui, en analysant les différents spécimens de monnaie frappés des différents royaumes musulmans jusqu'à la Régence d'Alger, permet de fixer les différentes orthographes du nom de la ville. « *L'appellation d'Al Djazair (pluriel de jazira) est mentionnée, dans les textes historiques et sur les monnaies et les vestiges, sous différentes formes, tantôt avec ou sans l'article défini (Al Djazair, Djazair), tantôt avec ou sans hamza [en graphie arabe], parfois avec un attribut, d'autres fois sans (Djazair Bani Mezghena). Au début de l'époque ottomane, cette appellation désignait aussi tout le territoire algérien* »². Puis, en deuxième partie, se trouve le catalogue proprement dit de l'exposition. Nous nous y sommes plongées pour revivre ce long après-midi que nous avons passé dans le musée,

² *De Ikosim à El Djazair*, Ministère de la Culture, Musée National d'Antiquités, 2007

admiratives et médusées devant l'ingéniosité de ceux qui les ont fabriqués. Retrouvant, dans cette magnifique iconographie, l'émotion qui nous a submergée en examinant avec beaucoup de respect, ces objets parfois aussi anodins qu'un peigne ou une marque de pain mais aussi prestigieux qu'un parterre de mosaïques romaines ou des bijoux somptueux et des vêtements richement tissés trahissant par leur finesse et leur délicatesse, le raffinement d'une société qui, à chaque époque, a su marier le beau et l'utile dans une harmonie parfaite avec l'environnement dans lequel elle évoluait.

Ces objets appartenant à plusieurs musées ou à des collections particulières nous ont invitée à une lente promenade amoureuse à travers le temps, un moment de grâce et de communion avec ces gens qui ont façonné la vie de notre ville et nous l'ont offerte en legs. C'est, alors, que nous sortions du musée que le vacarme de la ville actuelle nous a enveloppé de ses bruits et de sa pollution et que, tristement, nous nous arrêtons en une prière muette devant les vestiges du bel et majestueux arbre qui ornait l'entrée du musée. Saurons-nous préserver notre ville des prédateurs qui, tous les jours, la défigurent et lui font subir, dans leur fatale ignorance, les pires outrages !

Mais comme sous l'effet d'une brise qui chasse la nostalgie, un autre catalogue³ souvenir d'une belle exposition tenue dans les mêmes circonstances, plus modeste que la première mais non moins belle nous interpelle. Il nous offre en partage des moments de la vie quotidienne algéroise (le hammam, les visites et leurs rituels, la musique et les chants, la mariée et ses atours, la circoncision avec la sortie du petit d'homme du monde féminin vers le monde des hommes et son machisme). Tous ces événements étaient marqués par la quête de la beauté et de l'harmonie et la prégnance de l'élégance dans le geste, celui qui a fabriqué les objets, ustensiles, bijoux, vêtements et mobilier (aussi beaux et fragiles que les précédents) et celui qui saura les utiliser. Déployés dans le cadre magnifique de Dar Khdaouadj El Amia, un des plus beaux palais de la Casbah, jamais exposés auparavant, tous ces objets dont certains nous étaient familiers (ils rythment encore divers moments de notre vie dans la cité), construisaient un monde merveilleux qui semblait suspendre la marche du temps pour n'en retenir que cet instant de grâce. Instant fugace très vite perdu dans le spectacle de ces maisons délabrées, tombant en ruine, témoins blessés de la décrépitude et la déchéance dans laquelle ce cœur palpitant de la ville est maintenu. Eh ! Oui, c'est de la Casbah qu'il

³ *La vie quotidienne à Alger*, Ministère de la Culture, musée des arts traditionnels et populaires, 2007

s'agit, de cette ville, de ce quartier de ville qui, à plusieurs moments de son histoire, a pu signifier toute la ville. La Casbah ou El Bahdja comme aiment à l'appeler ses amoureux.

Immortalisée par l'objectif de l'appareil de Magda Taroni qui a su fixer par de belles photos, en noir et blanc, des scènes de la vie *casbadjie*. Moments de vie simples et naturels portés par le beau texte en arabe dialectal de Rachid Sidi Boumediene épousant les accents et les images du parler algérois, dialogue imaginaire de la photographe et d'une vieille dame belle et farouche, la bien nommée Bahdja qui, avec humour, redit les souffles de la ville tel un phénix qui revit à chaque fois que l'on croit l'avoir achevé.

Quel beau livre tout de noir vêtu⁴ mais de quel amour, il vibre pour « *cette ville et quartier de ville, chargé d'histoire, haché, couturé au 19^e siècle, considéré aujourd'hui comme une relique dont on ne sait comment sauver les restes, versant du promontoire des Tagarins, en dialogue avec le soleil levant et la Méditerranée, multiple événement architectural, espace spécifique et fascinant lieu de misère et de surpopulation, d'insalubrité et de déchéance, lieu de mémoire et de noblesse, lieu de vie* » nous dit Jean Jacques Deluz dans les réflexions qu'il nous livre en avant-propos de l'ouvrage.

Et il va plus loin dans le texte de la jaquette en nous livrant, en bon et fin connaisseur de la ville qu'il était, ces belles paroles d'espoir comme autant de bouées livrant leur combat contre les courants de l'adversité. « *Il y a une Casbah de la rente foncière, celle que les gens féroces voudraient démolir. Il y a une Casbah des gardiens de la culture, celle qu'ils voudraient mettre en conserve. Mais il y a une Casbah de la réalité, celle qui vit, celle où les rues, les maisons et les gens s'appartiennent les uns les autres. C'est cette casbah de Magda Taroni. Si tragiques qu'elles soient parfois, ses photos montrent que la Casbah vit. En regardant ces images, on peut imaginer un devenir pour la médina, non pas de musée, non pas de relique, mais simplement de vie* ».

La lecture de ce beau livre, avec ses belles photos, a été pour nous, militante des belles paroles dites dans ce parler savoureux des Algéroises, filles et mères de la Casbah, un moment de pur plaisir mais aussi, une pause de réflexion sur la nécessité de réhabiliter nos parlers vivants, miroirs de notre vie et de ses pulsations multiples. Ce livre n'est pas seulement un enchantement pour les yeux mais, aussi, une tentative d'écriture en arabe dialectal fort réussie.

⁴ Magda, Taroni et Rachid, Sidi Boumediene, *El Bahdja*, ENAG Editions, Alger, 1993.

Mais c'est à une autre découverte que nous convie Mohamed Lakhdar Maougal dans « Mienne Casbah »⁵, autre livre dédicacé de la main de notre ami et collègue. Il nous informe dès les premières pages que cet ouvrage est le fruit de « *l'heureuse initiative d'un éditeur amoureux de cette citadelle, éditeur touché par les expressions « Mienne Casbah » et « tes légendes et tes secrets » du poète Himoud Brahim dit Momo, conjugué avec la circonstance d'un rendez-vous mémorable consacrant une fin doublement marquée par le changement et du siècle et du millénaire auront donné l'occasion à un exilé numide qui a fixé sa course à la belle étoile du Sahel, de se recitadiniser à l'ancienne en revenant aux réflexes des « dhawwaquines », les amoureux fervents du chaâbi, les inconditionnels du mandole du grand maître El Hadj M'hammed et les éternels obligés du banjo du Cheikh Dahmane L'Harrachi ».*

Nous n'admirons plus des photos saisissant des pans de vie *casbadjie* mais plutôt une vision sublimée de ces pans de vie à travers les gravures de Louis Fontagu, toutes en noir et blanc auxquelles notre ami linguiste va accouder des poèmes de poésie dite et/ou chantée. Mohamed Lakhdar Maougal traduit, ce faisant, à la fois, le regard de ces derniers sur la Casbah mais comme dans un jeu de miroirs, le sien découvrant les gravures qui représentent chacune une rue, un lieu de la médina et, il lui joint un poème, des vers qui lui paraissent correspondre à l'atmosphère et aux traits du dessin. Le choix des textes fait par notre singulier chroniqueur, amoureux des lieux mais attentif aux plaintes de ceux qui les ont connus et habités, nous livre un portrait contrasté de la Casbah qui nous rappelle les belles images du film « Tahya ya didou » de Mohamed Zinet et plus particulièrement, les plans où nous voyons Momo, le chantré de la Casbah, clamer son amour à sa ville et là, aussi, le quartier se confond avec la ville et semble l'englober. Il mêle à la muette beauté des gravures à l'apparence sereine les tourments de la vie actuelle dont la cruelle actualité mesure le désenchantement de ceux qui souffrent. Deux textes ont attiré notre attention par leur tonalité mais aussi, parce que leurs auteurs sont d'authentiques algérois.

Le premier écrit et chanté par le regretté Kamel Messaoudi interpelle la ville mais c'est, en fait, la vie et ses injustices qu'il dénonce. Le texte est adossé à une gravure représentant la rue de la Casbah qui coupe le quartier de haut en bas.

⁵ *Mienne Casbah, tes légendes et tes secrets*, Gravures de Louis, Fontagu et textes choisis par Mohamed Lakhdar, Maougal, Alger, Synergie, Editions.com, ENAG, 1999.

*« O Alger, le cœur est flétri
Pourquoi gâtes-tu les riches ?
Pourquoi éprouves-tu le pauvre
Qui peine et se plaint
Il n'arrive plus à assurer son pain »*

Le second est Wled el Bahdja du groupe MBS (les deux textes sont traduits par M. L. Maougal), il est, lui, adossé à la gravure figurant la rue de l'Ours.

*« L'enfant d'El Bahdja est esseulé
Alger la blanche l'a délaissé
Alger du temps passé
De l'école il a été jeté
A la rue le voilà livré
En urgence, du travail, il a cherché
Pour un maigre pécule espéré
Maton ou garçon de café
Cela vaut mieux que d'être entaulé
Prends la pelle ou la pioche
Et les ragots des gens, laisse tomber
Au chômage, on est tous condamnés »*

Nous aurions pu pour finir citer le beau poème d'Abdelmadjid Meskoud qui pleure *Al Assima* (la Capitale) mais nous dérogerons à ce rite de tous les nostalgiques de notre belle ville pour feuilleter un autre beau livre, celui de Zahia Hafs et Elsie Herberstein⁶.

Elles qui nous convient, la première tenant la plume de la chroniqueuse, la seconde nous livrant de beaux croquis, à un beau voyage dans Alger à la rencontre de personnages connus ou inconnus mais toujours emblématiques d'un certain « esprit algérois » qui n'est à nul égard pareil même dans les autres villes méditerranéennes. Il est fait de gouaille, d'un sens inné de la dérision, d'humour, le cœur ouvert à l'amour des autres mais prêt à prendre la mouche en raison du *nif*, de l'attachement aux valeurs d'antan, à l'hospitalité légendaire et au sens de l'accueil de l'Autre, l'étranger, le « *barrani* » proche et lointain.

De beaux portraits sont brossés et de beaux croquis sont esquissés au gré des pérégrinations des deux femmes dont l'une est l'enfant prodigue

⁶ Introduction de Mohamed Lakhdar Maougal, In Hafs, Zahia et Herberstein, Elsie (dir.), *Alger. Simples confidences*, Paris, Jalan Publications, 2005.

de la ville qui lui ouvre à nouveau ses bras tandis que l'autre immortalise à grands et magnifiques traits ces retrouvailles. Elles amassent, alors, une moisson de senteurs, de couleurs, de lumières et de paroles, un moment, joyeuses, un autre, tristes, pleines de mélancolie mais toujours pleines d'espoir en un avenir meilleur. C'est assurément un beau livre avec de merveilleux dessins qui tranchent avec les précédents livres que nous avons déjà vus, certes non dénués de beauté, mais utilisant essentiellement de belles photographies ou gravures fixes alors que là, ce sont des tableaux vivants que croque la dessinatrice comme elle les a perçus et nous les recevons comme autant de gages d'amour pour la ville. Comme nous aimerions voir dans nos rues, dans nos places, de jeunes peintres avec des crayons et une palette, saisissant sur leur toile, des moments de la ville et de ses passants ! C'est le projet qu'a réalisé Catherine Rossi dans ses « Carnets d'Alger »⁷, elle qui a sillonné les rues et les quartiers de la ville nous dit dans son avant-propos : « *Après deux séjours à Alger, les croquis s'accumulaient dans les tiroirs, seuls, sans texte, sans liens hormis un cordon de lin qui retenaient les feuilles. A côté s'empilaient les cahiers où était noté le déroulement de ces jours.*

Je n'aurais jamais eu l'idée de relier dessins et écrits si Alger n'était pas ce qu'elle est pour ceux qui l'ont quittée, Algériens de France, Français nés en Algérie. Certains reviennent, beaucoup en forment le projet, d'autres ont juré de s'en éloigner pour toujours. Je n'aurais rien fait non plus sans les Algérois qui la vivent avec nostalgie, ne la voient plus et n'aspirent souvent qu'à la quitter. Je n'appartiens ni aux uns ni aux autres. Mais je voulais comprendre la raison de leurs sentiments passionnés, nostalgiques ou amers. Je n'aurais rien entrepris enfin, si Alger n'avait pas pris tant d'importance dans ma vie. Pourquoi ?

Sans doute pour discerner la ville derrière le mythe et la capture au-delà du quotidien. Parce qu'entre ces deux espaces où rien ne semblait exister, je voulais me glisser pour découvrir une identité, à la fois actuelle et sensible.

Les croquis montrent la ville telle qu'elle est, entre mythe et réalité, Alger d'aujourd'hui, avec ses couleurs et la vibration de sa lumière. Je ne prétends pas donner une image objective de la ville. Si j'ai dessiné ce que j'ai vu, ma main et mes yeux étaient sous son emprise, soumis à ses rythmes, ses tourments et ses espoirs. Impossible de résister, de ne pas s'abandonner à cette fragilité qui la trouble, à ces destins toujours incertains, qui flottent au-dessus de la baie, annonciateurs du meilleur comme du pire ».

⁷ Rossi, Catherine, *Carnets d'Alger*, Alger, Editions Dalimen, 2005.

Nous avons retenu de ces croquis et de ces textes deux qui sont entrés en résonance avec nous qui mesurons tous les jours les outrages faits à notre ville !

Voilà cette vue de la Casbah esquissée en traits délicats mettant en valeur sa blancheur originelle à partir de la terrasse de Dar Khdaoudj El Amia.

*Casbah
J'ai mal
Mal partout pour elle
Faire quelque chose
Urgence
Le crayon dessine, par automatisme
Je m'y cramponne, les doigts serrés, jointures rouges
Des amas, des décombres, des ruines
Des enfants qui jouent et des herbes folles qui jaillissent
La casbah deviendrait verte ?
Sur la terre pierreuse des éboulis
La casbah se désintègre*

Ou encore ces deux beaux dessins de deux cafés célèbres que tous les Algérois connaissent, le Milk Bar dont le nom reste à jamais lié à la Bataille d'Alger et le Novelty, jadis point de rencontre des cinéphilés, des artistes, du tout-Alger, lieu mythique des nuits algéroises vibrant des rêves de révolution et d'espoir de refaire un monde meilleur et plus juste ! Hélas, depuis le Novelty s'est transformé en un vulgaire fast food vendu à une de ces marques internationales. Une marque hideuse parmi tant d'autres d'une modernité mal pensée et de l'inexorable inscription de notre société dans la société de consommation mondiale gommant dans son passage ces vestiges d'un passé certes révolu, mais imprimé dans la mémoire de ceux qui ont connu Alger, Mecque des révolutions et refuge des Damnés de la terre venus célébrer avec les Algérois, femmes et hommes, refaisant le monde après une projection à la Cinémathèque algérienne !

Déjà au moment où les croque la main de la dessinatrice, son œil voit des « terrasses en plein jour bondées de monde, des hommes toujours, trompant leur oubli, leur ennui dans les bars.

Le temps se suspend, reste au dehors, sous le soleil et la chaleur. Les cafés refroidissent dans les petits verres, le thé sombre et les cigarettes se consomment. Filets de fumées bleues, discrètes qui montent vers le plafond. Quelques couples timides à l'étage : « Salle familiale ».

Les terrasses, ensoleillées ou ombragées selon les heures ».

Combien de fois, avons-nous, nous aussi, ressenti ce malaise de regards masculins dévisageant celle qui, au lieu de monter à l'étage, commande résolument son café au comptoir. Les rues, les cafés, territoires des hommes, se prennent de plus en plus à aimer la présence bigarrée et joyeuse des femmes mais ils peuvent, en de nombreux endroits, se refuser à leur présence perturbatrice d'un ordre patriarcal qu'elles viennent chahuter. Et pourtant, ce sont ces femmes qui, par leur obstination têtue, ont bravé l'interdit des années de folle violence en sortant dans la rue, malgré et en dépit des fracas des bombes, crier leur volonté farouche de vivre et de résister. Alger, alors, brillait dans les yeux de ces femmes réunies dans l'amour de leur ville et celui de leur pays.

Nous voilà arrivée au terme de cet effeuillage très personnel de ces beaux livres. Le lecteur aura compris que c'était notre ville que nous voulions célébrer. Alger, Dzayer, El Bahdja, ville où nous sommes née, que nous avons quittée un moment au summum de la guerre pour la retrouver à l'indépendance et y vivre toutes ces années, émerveillées d'y découvrir tous les jours au gré des déplacements quotidiens ou d'escapades impromptues des merveilles architecturales, témoins du génie de ceux qui, à des périodes différentes, ont marqué le paysage de la ville.

Prétexte pour partager à travers eux notre amour pour la ville, ces livres pourraient contribuer, effeuillés comme nous par des yeux curieux et avides de beauté, à fixer une belle et contrastée image de la ville et, osons l'espérer, à alerter la vigilance de ceux qui l'aiment pour œuvrer à la préserver de la prédation humaine et des outrages du temps.

Pour qu'elle redevienne cette Capitale fière et majestueuse, El Djazair *El Mahroussa*, Alger la bien gardée, enveloppée qu'elle est par l'amour des Algérois.

Khaoula TALEB IBRAHIMI

La ville d'Alger vers la fin du XVIII^e siècle. Population et cadre urbain. Tal SHUVAL, Paris, CNRS Editions, 1998, 282 p.

Il existe parfois des ouvrages dont les retombées scientifiques débordent le cadre disciplinaire dans lequel ils sont classés et circonscrits. C'est le cas de cet essai historique publié en 1998, il y a donc quelques années déjà, qui a contribué à enrichir la connaissance de certains aspects controversés de l'histoire d'Alger, notamment celle de ses modalités et rythmes de peuplement durant la période ottomane. A travers une analyse très fine et fouillée des inventaires après décès déposés auprès du *Beyt El Mal* de la Régence d'Alger conservés dans les Archives d'Istamboul, cet auteur nous fournit un certain nombre de précisions sur l'histoire

démographique de la Capitale, sur la structuration sociale de ses quartiers, la localisation de ses équipements et d'autres données encore qui complètent les travaux érudits d'un certain nombre de spécialistes faisant autorité comme A. Raymond et ses célèbres travaux sur les villes arabes à l'époque ottomane. Il nous semble cependant que ce n'est pas tant la valeur historique intrinsèque de cet ouvrage, qui abonde en mises au point et en discussions érudites et techniques très fines et magistrales qui en fait l'intérêt majeur. C'est plutôt sa valeur extrinsèque, c'est-à-dire interrogée du point de vue d'entrées d'analyse plus générales et sociologiques. En effet, les quelques annotations et mises au point chiffrées égrenées ça et là dans le texte, au passage, comme si elles n'avaient d'autre importance que technique, suggèrent une autre lecture que celle purement historique. Des constats aussi triviaux et aussi empiriques que par exemple « *la règle de l'habitat unifamilial [qui est] confirmée par l'analyse des inventaires après décès* », cette autre observation selon laquelle « *une maison était habitée par une seule famille* », ou enfin cette autre affirmation selon laquelle la taille moyenne de chacune de ces familles tournait à l'époque autour « *d'une moyenne d'entre quatre et cinq personnes* » établissent des faits têtus qui revêtent une portée théorique considérable. Il s'agit ni plus et ni moins que d'une proposition forte à revisiter une théorie, ou plutôt un mythe sociologique qui a été construit sur la base de modèles sociologiques empruntés et causé des dégâts scientifiques considérables : celui de la transition "naturelle" du modèle de la famille élargie au modèle de la famille nucléaire dans notre pays. Cet ouvrage vient confirmer en effet ce que d'autres chercheurs avant lui, avaient déjà mis en évidence, mais peut être sans trop insister sur la fiabilité de l'affirmation, essentiellement tirée de témoignages subjectifs de voyageurs et d'érudits, établissant le caractère somme toute modeste de la taille des familles de *baldis* dans l'Algérie précoloniale, mais surtout l'incroyable mélange de populations et de couches sociales dans l'Alger de l'époque. Et dans cette perspective, tout en prenant la précaution de tenir compte des différences très profondes de contexte sociaux et politiques ayant régné durant le XVIII^e siècle et les siècles postérieurs, notamment la fin du XIX^e siècle marqué par une reprise laborieuse de la natalité après le désastre démographique succédant à la prise de la ville, mais surtout le début du XX^e siècle caractérisé par un processus complexe de restructuration des populations algéroises paupérisées dans leurs espaces urbains, il est tout à fait légitime de se poser des questions sur le caractère universel de certaines lois sociologiques. De ce point de vue, cet ouvrage nous invite à nous poser des interrogations dérangementantes sur les évolutions au long cours et

sur les artefacts méthodologiques qu'introduisent les découpages temporels. Si en effet la thèse de la filiation de la famille nucléaire peut s'avérer juste si on place le curseur de l'histoire du début du XX^e siècle à nos jours, cela semble être le cas inverse quand on recule un plus tardivement dans le passé, en remontant du XVII^e au début du XX^e. Dans ce dernier cas de figure en l'occurrence, les formes familiales élargies, c'est-à-dire un groupe familial complexe regroupant deux ou trois générations de parents vivant dans la même résidence semblerait beaucoup plus procéder d'un phénomène de grippage dans les processus de décohabitation résidentielle traditionnelle que d'une situation de cohabitation normale d'un point de vue sociologique.

Ne serait-ce que pour ces suggestions, ces invitations indirectes fondées et extrêmement bien documentées, de se pencher sur la question du rapport entre régime démographique et formes familiales, cet ouvrage mérite amplement le détour. Il nous permet de réinterroger un certain nombre de paradigmes et d'évidences "scientifiques" établies dans la communauté des sociologues de la famille et de l'urbain dans notre pays.

Madani SAFAR ZITOUN